

une force nouvelle dans la résistance même des rudes côtes qu'elle a froissées de son souffle, elle va bouleverser la mer du Nord et fouetter de sa dernière écume les fjords glacés de la Norvège.

Sur tout son parcours, hélas ! elle rencontre et combat cette admirable et vaillante population des marins de toutes les races. Qu'ils soient Anglais, Français, Russes ou Allemands, les matelots, accoutumés à lutter contre le plus redoutable des éléments, sont toujours une élite. La foi chez eux est plus grande que parmi leurs concitoyens de la terre ferme ; leur bravoure plus désintéressée est sans limites ; leur générosité, leur dévouement sont incomparables.

Sur le pont de leur navire, où leur vie tient à un fil, cependant, ils trouvent tout simple d'aggraver encore le danger qu'ils courent, si c'est à ce prix qu'ils peuvent atteindre quelque barque désemparée, prendre à leur bord l'équipage et le porter à la terre prochaine. On cite ceux d'entre eux qui ont passé impitoyables auprès d'un sinistre et qui n'ont point interrompu leur route pour venir au secours d'un navire en détresse. Je ne crois pas que, dans cette liste honteuse et si courtes des capitaines qui ont forfait à l'honneur navali, il se trouve un seul nom français. Mais chez les autres peuples, même chez les plus positifs, les plus pratiques et les moins sentimentaux, il est de règle aussi que sur mer, quand la tempête passe, il n'y a plus d'ennemis, plus de rivaux, plus d'indifférents.

Et quand le marin est à terre !... Là encore, il trouve le moyen de se dévouer. C'est lui qui fournit aux phares cet admirable personnel de veilleurs, dont l'attention toujours prête et l'infaillible ponctualité règlent la marche des vaisseaux au large et jalonne pour ainsi dire le champ des navigateurs, de ces étoiles factices où les yeux cherchent la route à suivre.

C'est lui qui stationne sur le quai des ports, sur la falaise des rades, sur le haut des dunes, sur le varech des roches toujours prêt à interrompre sa besogne du moment pour voler au secours d'un bateau qui chavire, pour arracher à la mort un homme ou un enfant qui se noie. Comme il connaît la grande trafresse, il la surveille sans cesse, et comme il sait la combattre, il lui résiste toujours.

C'est lui, enfin, qui arme les bateaux de sauvetage, que vous voyez, montés sur des chariots, à l'abri d'une légère toiture, en tous les points menacés par la tempête. Huit, dix ou douze hommes, choisis parmi les plus solides, les plus hardis, les plus sûrs, forment l'équipage de cette chaloupe de fer, peinte en blanc, avec une légère bordure bleue. A la rigueur, on peut hisser une voile de fortune sur ce frêle esquif, pour gagner plus vite, quand le vent le permet, le point où il y a des vies humaines à sauver ; mais la vraie arme des sauveteurs, c'est l'aviron.

Quand un navire en détresse est signalé, au large, le premier appel du pilote-chef est entendu. Vêtus de leurs larges blouses goudronnées, serrées au col et aux poignets afin que l'eau ne pénètre point, chaussés de lourdes bottes, coiffés du *surtoit*, les hommes attellent au chariot deux paires de chevaux. Galopant malgré leur costume auprès des bêtes affolées par leurs cris, ils se précipitent à travers la pluie et la neige, et l'écume, et le vent, vers la grève inclemente. Une clavette détachée, et voilà que glisse sur des rouleaux la barque, pesante à la fois et fragile, dont la mer se jouerait comme d'une coquille de noix si, sur ses bancs, ne se rangeaient un à un ces rudes "nageurs", armés de leurs grandes rames de dix-huit pieds de long.

Le moment est solennel ! Avant de se lancer dans la tempête, quand les chevaux sont dételés, quand déjà les vagues soulèvent et secouent avec une colère commençante ce bateau qui va leur arracher leur proie, le pilote se lève de son banc, ôte son bonnet de cuir et se signe. Les hommes le regardent et l'imitent, pendant que sur la plage, sur les rochers, sur les quais, partout, les assistants, le cœur serré d'une angoisse où il y a de l'orgueil et du désespoir, prient, des larmes plein les yeux, pour ces dévoués.

Un bref commandement, un geste unanime, qui plonge à la fois dans l'eau l'extrémité des grands avirons sonores, et la barque, pointant droit au vaisseau lointain dont les signaux appellent du secours, emporte avec une rapidité foudroyante son équipage de héros.

Ah ! les longues minutes qui s'écoulent alors ! On voit d'abord les vagues soulevées autour du léger bateau se briser sur son avant en couvrant d'embruns ceux qui le montent. Bientôt, ce sont des montagnes qu'ils doivent franchir, puis des vallées profondes où ils s'abîment, et parfois ils sont si longtemps à reparaitre, qu'on les cherche partout